

Jean-Jacques Tchikladzé

Ceux de Bois-Maurin

Roman

CEUX DE BOIS-MAURIN

© Jean-Jacques Tchikladzé

CHAPITRE PREMIER

AUTOMNE 1953

J'ai décidé de passer la nuit à la Maurelle. Cette modeste bâtisse aux pierres moussues servait jadis de pavillon de chasse à mes ancêtres et, jusqu'à sa mort voici trois mois, mon grand-père aimait s'y rendre les jours de beau temps avec sa fidèle mais cabocharde Fripouille, une solide mule attelée à une antique carriole bleuâtre soigneusement entretenue par Dubreuil, le charron.

Le vieillard y faisait une sieste interminable sur le vieux banc, le menton calé sur ses mains fripées qui serraient le pommeau de sa canne. Puis, vers quatre ou cinq heures, il tirait sa montre de son gousset, la consultait longuement en fermant l'œil droit qui ne faisait que troubler sa vue et annonçait d'une voix douce :

– C'est bon, Fripouille ! Rentrons au village !

Commençait alors un rituel immuable : le vieil homme se levait avec peine, se redressait progressivement, risquait quelques premiers pas malhabiles qui l'amenaient sur le seuil de la bâtisse pour en fermer la porte à clef. Puis il se dirigeait vers la lisière de la forêt et s'arrêtait devant un tronc d'arbre pour y cacher la clef dans un trou percé jadis par un oiseau irrésolu qui avait tenté d'y établir son nid puis visiblement changé d'idée en cours de travaux.

Il lui restait à détacher la longe de Fripouille, à convaincre la brave bête qu'il n'était plus temps de brouter l'herbe haute de la clairière et, avec les mots appropriés, à lui suggérer de reculer entre les brancards de la carriole pour qu'il l'attelle.

Enfin, l'homme se hissait non sans peine sur la banquette de son véhicule, jetait un regard circulaire, poussait un profond soupir, se frottait la moustache d'un revers de main, desserrait le frein, tapotait doucement la croupe de la mule avec le manche de son fouet, se raclait la gorge bruyamment et disait, d'une voix un peu rauque mais comme affectueuse :
– Hue, Fripouille !

Cette procédure ne déclenchait pas forcément un départ immédiat, mais répétée une ou deux fois, elle finissait généralement par mettre en branle le pittoresque équipage.

Le trajet jusqu'à la maison, rue Saint Martin au village, durait de vingt à trente minutes selon l'humeur de la mule, sans doute aussi selon celle du vieillard : on raconte en effet que, calé dans son siège et bercé par le mouvement rythmé de la carriole, il semblait parfois dans un état de torpeur proche du sommeil qui permettait à Fripouille de régler l'allure à sa convenance. Dans tous les cas, l'expédition se terminait au petit trot à l'approche du but, à cause du picotin d'avoine que promettait l'écurie.

Pourquoi suis-je venu à la Maurelle ce soir, dès mon arrivée au pays ? N'est-il pas absurde d'avoir affronté à bicyclette la pluie battante qui a transpercé mon soi-disant « imperméable » ? J'aurais pu dormir rue Saint Martin au village.

Je n'en ai probablement pas eu le courage. C'est en allant au bûcher tout à l'heure que cette idée m'est venue et cette pensée m'a poursuivi jusque devant l'âtre où j'ai allumé le feu : inconsciemment, j'ai dû refuser d'affronter seul, ce soir, le souvenir détestable de ce vieux grand-père figé dans son cercueil. J'ai préféré retrouver ici des souvenirs plus anciens et moins douloureux, celui de Fripouille par exemple qui poursuit maintenant son existence de brave mule chez mes cousins de Bois-Maurin, non loin d'ici.

Je dormirai dans le lit de camp. Je l'ai trouvé sans peine au grenier dans la housse de toile grise qui le protégeait déjà lorsque j'étais enfant. Ma bonne grand-mère m'y installait pour la sieste, au fond de l'alcôve.

– Repose-toi, mon bonhomme, disait-elle en m'embrassant. À ton réveil, nous irons saluer les aïeux à Bois-Maurin. Et la petite Anne te montrera les animaux de la ferme.

– Je pourrai voir Gamin ?

– Peut-être sera-t-il à l'écurie ? À moins que le cousin Georges ne l'ait mis au pré.

Mon esprit, je me le rappelle, s'emparait alors de l'image de Gamin, le poulain blanc, la contemplait, lui donnait vie et partait en sa compagnie sur le chemin de l'endormissement.

Il pleut encore à verse. En vérité, la pluie n'a pas cessé depuis mon départ de Paris au petit matin. Dans le métro, le poinçonneur de billets m'a reconnu. De fait, nos vies se croisent quasiment chaque jour, juste le temps de faire un trou dans mon ticket. D'un air morne, il a regardé ma valise trempée et m'a lancé :

– Mon pauvre monsieur, sale temps pour partir en vacances !

– Oh, vous savez, lui ai-je répondu, ce ne sont pas de vraies vacances ! Je vais plutôt régler des affaires un peu tristes. Mon grand-père est mort en juillet...

– Ah, parfait... a bredouillé le poinçonneur gêné.

– Et ma grand-mère est décédée il y a un an.

– Parfait, parfait... a-t-il continué malencontreusement et machinalement, décontenancé par mes propos.

Bien sûr que je suis venu ici pour régler les affaires restées en instance suite au décès de mes grand-parents. Qui le ferait sinon moi, leur unique descendant ? Mais je perçois peu à

peu une autre raison, sous-jacente et diffuse, de ce voyage : rien ne laissait prévoir la disparition soudaine de mon grand-père et je m'en étonne. On l'a retrouvé mort, affaissé sur son banc à la Maurelle. Fripouille, m'a-t-on dit, est rentrée seule à l'écurie après avoir cassé sa longe et les voisins ont donné l'alerte. J'ai soigneusement examiné cette courroie de cuir après l'enterrement du vieillard. Elle montrait certes des signes d'usure mais elle n'était pas cassée. Je l'ai fait observer à Constance, notre voisine, rue Saint Martin.

– Tiens ! C'est pourtant vrai ! Fripouille a dû défaire le nœud à force de tirer, m'a-t-elle répondu.

Je ne le crois pas. Dans mon enfance, mon grand-père m'a expliqué de multiples fois comment faire un nœud pour qu'il résiste. Ne se peut-il pas qu'une personne ait libéré la mule pour qu'elle retourne seule à l'écurie et donne l'alerte ?

J'imagine aussi que quelqu'un ou quelque chose a pu causer le décès du bonhomme. Il était coléreux. Un bon « coup de sang » l'aurait-il terrassé ? Mais un « coup de sang » pour quelle raison ? Mon imagination s'arrête là.

Comme si j'étais parvenu à faire naître en moi un semblant de clarté en évoquant ces doutes et en laissant vagabonder ma pensée, les yeux rivés sur les braises rougeoyantes de l'âtre, il m'apparaît peu à peu que la vraie raison de ma présence à la Maurelle, ce soir, est sans doute la quête de la vérité. Cette idée, ou peut-être le froid, me donne le frisson. La nuit tombe. J'entreprends de préparer mon dîner.

Constance m'a donné deux œufs et, tout à l'heure au bord du chemin, j'ai trouvé deux bolets qui me permettent d'ambitionner la confection d'une omelette aux cèpes selon une recette simplifiée. Je la cuisine dans un caquelon de terre tiré du fond d'un placard et je l'assaisonne d'une pincée de sel gris arraché à la force du couteau à l'antique salière en grès qui, rebelle, n'entendait pas me livrer son contenu.

Les braises font naître un fumet flatteur puis me livrent un dîner rustique, dégusté à l'aide d'une grossière cuiller en bois.

Je fouille dans les sacs de ma bicyclette pour y trouver la vieille bouteille « Thermos » que Constance a empli de café brûlant, prétextant que ce breuvage contribuerait à me maintenir en survie dans l'humidité froide de la Maurelle.

Siroter un gobelet de café, bien calé dans un fauteuil devant l'âtre, un jour de pluie, n'est-ce pas le comble du bien-être ? Cela permet en tous cas à l'esprit de se fixer dans le calme et la lucidité. J'ai fait l'expérience de la pause café pendant mes études de pharmacie. Elle est devenue une habitude, peut-être même une nécessité lors de la préparation de mon doctorat. Rien de tel pour aviver la concentration et donc la mémoire.

Demain, j'irai à la ferme de Bois-Maurin. Elle se situe à moins de deux kilomètres d'ici. « Les aïeux », mes arrière-grands-parents, sont morts. Leur fils aussi qui était le frère cadet de mon grand-père ; mais sa femme, la tante Léontine, est toujours en vie. Elle doit avoir au moins quatre-vingt-cinq ans. Son fils, le cousin Georges a une bonne soixantaine et sa fille unique, Anne, pas plus de 25 ans.

Je pense à elle. Elle était une écolière brillante. Jeune fille, elle est restée plusieurs années au pensionnat chez les sœurs, à Tours. Elle y a passé son bac avec mention. À la mort de sa mère, elle a mis fin à ses études pour assurer l'intendance à Bois-Maurin. Je sais qu'elle a choisi cette vie de servante par altruisme et non faute de mieux. Maintenant elle se trouve coincée entre son père resté veuf et sa grand-mère, la vieille Léontine. Elle mériterait une vie moins austère !

La dernière fois que je l'ai vue, c'était l'été dernier, à la ferme, après l'enterrement de mon grand-père. Il m'a semblé qu'elle me jetait un regard de détresse. Je lui ai souri. Elle a

continué de laver la vaisselle en laissant ses grands yeux posés sur moi. Je n'ai pas détourné les miens mais j'ai cessé de sourire. Je sais qu'elle a compris ma compassion car j'ai perçu, sur son visage, comme une lueur de bonheur juste avant qu'il ne se retourne vers l'évier.

– Anne, ai-je lancé, tout est resté à l'abandon dans la maison de la rue Saint Martin. Grand-père est mort si brutalement ! Pourrais-tu passer quelques heures avec moi demain matin pour faire du rangement ?

– Mon pauvre Paul ! a tranché la vieille tante Léontine, elle n'a pas le temps ! En plus de son travail de tous les jours, il faut qu'elle aide à la moisson !

– Dommage, ai-je répondu. Cela m'aurait bien rendu service.

– Ce sera pour une autre fois ! a conclu Anne en me lançant un regard morne qui voulait dire : « Tu vois, je dois rester à ma place ! »

Je me surprends à dire tout haut, prenant à témoin les braises encore rouges : « Je redemanderai à Anne de venir m'aider, rue Saint Martin. Cette fois, la moisson est finie et les vendanges aussi. Plus d'excuses ! Allez ! Je mets une dernière bûche dans l'âtre avant de me coucher. Pleut-il toujours ? »

L'air frais s'engouffre par la porte ouverte. La pluie a cessé mais, tout autour de la clairière, on entend goutter les arbres. Dans un coin du ciel, la lune fait une apparition fugitive cernée d'un halo blanchâtre bientôt reconquis par des vapeurs obscures. Là, quelques étoiles apparaissent, claires, au firmament ; leur scintillement hésite, faiblit puis s'évanouit derrière un nuage qui court.

– Brrr ! Il fait meilleur au coin du feu. Et meilleur encore sur le vieux lit de camp !

CHAPITRE 2

LA VITRE

Je suis frappé d'étonnement : je me trouve dans un endroit que je ne reconnais pas et, pire, j'ignore pourquoi je suis dans cette immense salle inconnue.

Un hall d'aéroport ? Non, car je n'en vois pas le bout. Devant moi, une baie vitrée. Je n'en vois pas les limites. Elle est très haute, très vaste. Une vitre sans fin dressée sans aucun support... Comment peut-elle tenir ?

À travers ce vitrage, je distingue un paysage empli de verdure. Je l'observe mais je ne le reconnais pas. À ma stupéfaction, je constate qu'il change. Non pas de façon continue mais de manière saccadée, chaotique et imprévisible. Maintenant apparaît la rue d'un village ou plutôt d'une petite ville. La vue s'arrête sur un pâté de maisons d'où je vois sortir quelques personnes inconnues. Je ne comprends pas.

C'est alors que je réalise ce qui m'entoure. Ce hall n'est pas vide. En effet, sur son sol clair et plat, lustré comme du marbre poli, évoluent des formes étranges. Elles ressemblent à des polochons bien gras tenant debout on ne sait comment, des traversins dodus recouverts d'une matière gris foncé,

lisse et luisante, qui vont et viennent, tels des robots, dans un glissement silencieux et régulier.

J'acquies alors la certitude d'être au milieu d'un rêve et je mobilise toute ma volonté pour évacuer ce cauchemar. Il faut que je me pince ! N'est-ce pas une façon de vérifier si je suis éveillé ?

Vous n'imaginez pas vers quel abîme de désespoir mon esprit plonge tout à coup. C'est que, tentant de me pincer, je découvre que je n'ai ni bras, ni mains. Je cherche vainement mes jambes et mes pieds. Et, pire encore, je réalise que ma peau est grise, lisse, brillante et bien tendue comme celle des polochons qui m'entourent. Miséricorde ! Je suis l'un d'entre eux !

Je dois sortir d'ici. Voilà que je glisse. Sans aucun effort, j'accélère et je me précipite sur la vitre. Curieusement, le choc est amorti au point d'être imperceptible, mais l'obstacle est infranchissable.

Je me colle au vitrage. Je regarde un paysage d'étangs et de marécages, triste et vide. J'ai envie de pleurer mais comment pleurer sans yeux. Car je n'ai évidemment pas d'yeux puisque mes semblables qui glissent à la ronde n'en ont pas. Pas d'oreilles non plus. D'ailleurs je n'entends rien.

Je me ravise. Si je n'ai pas d'yeux, comment puis-je voir ? J'essaie de porter mes mains à mon visage mais - suis-je bête ! - je n'ai ni mains ni visage. Alors, c'est que je vois comme dans un rêve. Sans mes yeux.

Sans vraiment le vouloir, je me suis remis en mouvement et, comme les autres, j'évolue sans bruit et sans effort dans cet espace ignoré et coupé du monde réel.

Si tout ceci n'est pas un cauchemar, une hypothèse à ne pas négliger est que je suis mort. D'ailleurs, plusieurs éléments

ne vont-ils pas dans ce sens ? D'abord cette vitre, barrière absolue interdisant tout retour dans le monde connu. Puis ce polochon qui a remplacé mon corps. Puis encore l'absurdité de tout cet environnement.

Si je poursuis cette hypothèse, il m'apparaît un point assez positif quand même : c'est que je continue de dire « je ». Je continue d'être.

J'essaie de reconstituer le passé. Si je suis mort, j'ai dû avoir un accident ou bien être malade. Les champignons peut-être ? Me serais-je trompé en ramassant ces cèpes ? Non ! Ce n'est pas possible. Mes cours de mycologie ont été suffisants pour que j'identifie des bolets !

J'ai beaucoup de mal à me concentrer. Le seul souvenir qui se glisse dans mon esprit - je me demande bien pourquoi - est celui d'un manège d'autos tamponneuses, un vieux souvenir d'enfance sans doute.

Tamponneuses ! Ce mot me donne soudain l'idée de percuter volontairement les formes grises qui m'approchent. J'en percute dix, j'en percute cent. Curieusement, cela ne perturbe pas le ballet insensé qui continue.

Je fonce vers un de mes semblables collé à la vitre. Je le bouscule. Au lieu de sentir une résistance, je me trouve plaqué à lui et partiellement absorbé. Je tente de me dégager mais quelque chose me retient : une espèce de supplication, comme un appel au secours infusé dans mon esprit. Je cesse de résister. Je sens qu'un lien s'établit à mesure que nos polochons se confondent.

Mais de ce lien communicatif, il ne découle que peu de chose : nous sommes perdus l'un et l'autre, dans un espace inconnu, en proie à l'égarément et à l'inquiétude. Je sens mon compagnon d'infortune déçu et accablé de ma propre igno-

rance et je devine qu'il va peu à peu s'éloigner de moi pour retourner sans joie et sans espoir scruter le monde extérieur qui vit de l'autre côté de la vitre. Quand il me quitte définitivement, je crois comprendre - c'est son dernier mot, en quelque sorte - qu'il est ici depuis des siècles.

Des siècles ! Et moi, depuis quand suis-je donc ici ? En vérité, je n'en sais rien.

– L'important, c'est la vitre, semble me souffler avec insistance le traversin obèse qui me frôle à présent.

Je fixe mon regard sur cette infranchissable frontière au-delà de laquelle il fait nuit à présent. Je vois des reflets brillants sous la pâle clarté de la pleine lune. Des gouttes de pluie sans doute. Bien que dépourvu d'oreilles, je perçois une sorte de clapotis entremêlé de chocs, un bruit que j'ai déjà entendu et qui brutalement me transporte à Bois-Maurin où Anne fait la vaisselle. Et je vois ses yeux qui m'appellent. Mais comment communiquer ?

Saisi d'un désespoir profond, je me dégonfle comme un ballon de baudruche alors qu'un compagnon de misère accourt vers moi en criant « Paul ! Paul ! ».

Je reconnais cette voix.

CHAPITRE 3

QUI EST-CE QUI PASSE ICI SI TARD ?

« Paul ! Paul ! ». Des frappaements répétés. On tambourine sur la porte disjointe de la Maurelle.

Le cœur en folie, hébété, je me lève d'un bond sans comprendre. Je me pince, vérifiant ainsi que j'ai retrouvé mes mains, mes sens et peut-être mes esprits.

Je veux dire : « qui est là ? » mais aucun son ne sort de ma bouche.

Alors, sans pouvoir réprimer un bâillement stupide et interminable, trébuchant sur mes chaussures, je parviens à la porte et je l'ouvre.

– Anne ?

– Oui, Paul. Je peux entrer ? Tu dormais ? Voilà plusieurs minutes que je frappe !

– Mais comment sais-tu que je suis ici ?

– C'est Constance qui me l'a dit. Je l'ai rencontrée par hasard au village.

– Et pourquoi venir ici en pleine nuit ?

– D'abord il n'est pas si tard. Sûrement à peine neuf heures !

Un coup d'œil à ma montre le confirme.

– Et puis, poursuit-elle, il faut que je te parle.

Nous étions toujours sur le seuil de la porte dans le vent froid de cette nuit d'automne.

– Tu dors encore à moitié... Entrons, veux-tu ?

Elle m'embrasse quatre fois. C'est la règle ici entre proches. La seule incertitude est de deviner quelle joue il convient de tendre en premier. Cela varie selon les personnes.

– Le docteur Sécheresse a prescrit des somnifères à grand-mère Léontine. Elle ne se réveillera qu'au petit matin. De plus, papa s'est fait une entorse à la cheville avant-hier. Il a du mal à marcher et le médecin lui a recommandé de prendre les mêmes pilules soporifiques pendant quelques nuits. Il ne bougera pas de son lit.

– Pauvre Georges, quelle malchance !

Elle ferme la porte, y accroche tant bien que mal sa pèlerine à capuchon sur la clef fichée dans la serrure, tire près de l'âtre un tabouret sur lequel elle s'installe, pincettes en main pour tisonner le feu.

– J'ai froid, me dit-elle, jetant un regard sur les bûches entassées à sa droite. Puis-je en mettre deux au feu ? L'une attisera l'autre et, dans un moment, nous aurons une belle flambée.

Je sors peu à peu de ma torpeur et je regarde ma jeune cousine, étonné de l'aisance qu'elle manifeste. Il est vrai qu'elle est rompue aux travaux domestiques.

– Je vois que tu fais comme chez toi. Tu n'imagines pas ce que ta spontanéité me fait plaisir. Tu es un peu la petite sœur qui m'a toujours manqué !

– Dis donc, grand frère ! répond-elle, moqueuse. Constance t'a préparé du café. T'en reste-t-il un peu ?

– Quelle bavarde, cette Constance ! Je vois que tu sais tout. Il en reste et il est sûrement encore chaud. Le voici. Mais,

dis-moi, il n'est rien arrivé de vraiment grave à Bois-Maurin ? Tu m'aurais déjà prévenu.

– Rien, à part l'entorse. Mais je voulais parler seule avec toi. À la maison, je ne suis pas libre.

– Je le sais. J'en suis désolé, sincèrement !

– Je l'ai senti dans ton regard le dernière fois que tu es venu. Il me semble, hélas, que la situation se complique encore.

– Ah ?

– D'abord, papa vieillit ; le travail à la ferme devient trop dur pour lui ! D'autre part, j'ai l'impression que grand-mère déraisonne. Pas en permanence... mais elle marmonne fréquemment, seule dans son coin, des propos insensés qui me désolent et m'effraient quand il m'arrive de les entendre.

– Vraiment ?

– Elle rabâche qu'elle a trouvé un objet dans la forêt... un objet que nous n'avons jamais vu ! S'il existe vraiment, elle le cache depuis longtemps car elle ne va plus jamais seule dans les bois. Elle doit se figurer que cette chose porte malheur puisque, chaque fois qu'elle y fait allusion, cela conduit à une interminable litanie invoquant les morts de la famille : ma mère, mon grand-père... et curieusement tes parents et tes grand-parents dont elle se soucie bien peu d'habitude ! Cela me tourmente. Là-dessus, j'apprends que tu t'exiles à la Maurelle ! Quelle idée alors qu'il pleut à verse ! Je m'en inquiète bien sûr... mais tu dois avoir une raison de le faire...

– Pourquoi suis-je ici ce soir ? En vérité, je me le demande moi-même. À coup sûr, pour fuir les souvenirs macabres de mon dernier séjour rue Saint Martin. Mais en outre, comme je m'étonne de certaines incohérences entourant la mort de mon grand-père, j'ai eu l'illusion qu'en venant ici, j'avais une chance de comprendre ce qui s'était vraiment passé.

– Nous y voilà ! Je m'en doutais... et c'est aussi pour cela que je suis venue. Constance m'a parlé de la longe.

J'explique à Anne que rien ne laissait présager une mort soudaine de mon grand-père. Je vois qu'elle observe fixement les flammes qui maintenant ronronnent bruyamment. Elle réfléchit, tendue et concentrée.

Puis elle me regarde.

– Et l'accident de tes parents ? Et la noyade de maman au lavoir ?

Je m'étonne en silence. Rassembler ces faits et douter de leur caractère aléatoire est une idée qui ne m'avait jamais effleuré. L'accident de mes parents s'est en effet produit à vingt kilomètres d'ici !

Si Anne est accourue pour me rencontrer dès mon arrivée, c'est peut-être qu'elle a d'autres informations, voire même une opinion. Je la sais perspicace.

– À mon avis, il s'agit de simples accidents, sans rapport les uns avec les autres. Ton appréciation serait-elle différente ?

– Je n'ai bien sûr aucune certitude, Paul. Je suis seulement habitée par le doute et je ne suis pas tranquille. Ne vois-tu pas que si une force hostile et malveillante a causé ces drames, toi et nous à Bois-Maurin ne serons à l'abri qu'aussi longtemps que cette force nous jugera inoffensifs ? Peut-être suffit-il d'un rien pour faire pencher la balance ?

– Et tu penses que les hallucinations de tante Léontine et ses soi-disant trouvailles dans une grotte la font pencher ?

– Qui sait ? Mais il se peut aussi que tu sois en danger puisque Constance raconte à qui veut l'entendre que tu as des doutes sur la cause de la mort de ton grand-père.

On entend un bruit dehors, juste derrière la porte. Ma cousine se redresse, tend l'oreille et me fait signe de ne pas bouger. L'index devant sa bouche, elle me demande le silence. Je lui obéis comme un enfant. Son aplomb me rassure.